

HOMÉLIE 11

«Quant à moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par l'opinion du jour; je vais jusqu'à ne pas me juger moi-même; car, bien que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela : celui qui me juge, c'est le Seigneur.»

1. Parmi tant d'autres maux, je ne sais comment s'est glissée dans la vie humaine cette maladie de la curiosité sans respect et sans réserve. Le Christ l'avait déjà réprimée quand il disait : «Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés.» (Mt 7,1) A la différence des autres péchés, celui-ci ne cause aucune satisfaction, il constitue plutôt une peine. Accablés nous-mêmes d'infirmités, ayant la poutre devant les yeux, nous prenons le temps de découvrir dans l'œil du prochain ce qui n'est en réalité qu'une paille. Ainsi les choses se passaient à Corinthe : Des hommes pleins de religion et chers à Dieu, on les tournait en ridicule, on les expulsait sous prétexte qu'ils n'étaient pas instruits; et d'autres dont la vie fourmillait de vices, on les exaltait parce qu'ils savaient bien parler. On érigeait là une sorte de tribunal, et les juges prononçaient sans hésiter de telles sentences : Celui-là est digne, celui-ci ne l'est pas ou l'est beaucoup plus, celui-ci est inférieur ou supérieur à celui-là. Et voilà comment, au lieu de pleurer sur leurs propres misères, ils s'occupaient à juger le prochain, provoquant par là des luttes implacables. Voyez avec quelle prudence Paul les reprend, dans le but de détruire cette maladie. Par cette parole : «On cherche maintenant parmi les dispensateurs s'il s'en trouve quelqu'un de fidèle,» il semblait les avoir autorisés à scruter la vie de chacun et même à la juger; c'était là une source de séditions. Voulant donc arrêter ce désordre, les détourner de semblables altercations, il leur dit : «Quant à moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous.»

Le voilà qui se met encore en avant dans son discours. Mais que veut-il dire par ces mots : «Il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par l'opinion du jour ?» Je ne mérite pas que vous me jugiez; je dis plus, personne même n'en a le droit. Et qu'on aille pas accuser Paul d'une folle arrogance, parce qu'il refuse à tout homme le droit de le juger. D'abord, il ne parle pas ainsi pour lui-même, c'est pour les autres, voulant par là les soustraire aux ennuis que cette funeste habitude leur suscitait; puis, cela ne va pas seulement à l'adresse des Corinthiens, puisque l'apôtre se refuse à lui-même un tel droit, le déclare au-dessous de sa portée, d'où vient qu'il ajoute : «Je ne me juge pas moi-même.» Il faut de plus examiner le motif pour lequel il s'exprime de la sorte; il parle souvent sur un ton élevé, non par orgueil et par vaine gloire, mais dans l'intérêt du ministère qu'il accomplit; et dans le cas présent il ne s'exalte pas lui-même, il réprime l'orgueil d'autrui, il a pour but de relever la dignité des saints. Pour nous convaincre de son extrême humilité, écoutons ce qu'il dit en invoquant même le témoignage de ses ennemis : «Il n'y a rien que de bas dans sa personne, rien que de méprisable dans son discours;» (II Cor 10,10) et encore : «En dernier lieu, il s'est montré en moi-même, qui ne suis qu'un avorton.» (1 Cor 15,8) Voyez cependant comme cet homme si modeste relève quand il le faut les pensées des disciples, non certes pour leur inspirer une vaine fierté, mais pour leur apprendre à juger sainement. Parlant à ce même peuple, il disait : «Dès que vous jugez le monde, êtes-vous indignes de prononcer les moindres jugements ?» (I Cor 6,2)

Si le chrétien doit éviter toute arrogance, il ne doit pas moins s'abstenir de l'adulation et de tout sentiment capable de le rabaisser. Lorsque quelqu'un dira : Je tiens pour néant les richesses, toutes les choses présentes ne sont pour moi qu'une ombre, un rêve, un jouet d'enfant; nous n'irons pas l'accuser d'ostentation. Car alors il faudrait en accuser Salomon lui-même, vu qu'il disait raisonnant de la même manière : «Vanité des vanités, et tout est vanité.» (Ec 12,2) Ne flétrissons pas la philosophie du nom d'ostentation. Mépriser de telles choses, ce n'est pas de l'ostentation, c'est de la grandeur d'âme, bien que les rois et les grands de la terre les recherchent avec tant d'ardeur. Souvent le pauvre les dédaigne; s'il aime la vraie philosophie; ne le traitons pas alors d'orgueilleux, disons plutôt que c'est un esprit élevé : nous n'appellerons pas non plus humble et modeste celui qui s'en empare avec avidité, et disons que c'est un esprit faible, pusillanime et rampant. Supposez un fils qui méprise les choses aimées par son père, et qui s'est fait des goûts et des sentiments d'esclave, nous n'irons pas louer son humilité, nous condamnons sa dégradation et sa bassesse : il aurait droit à notre admiration dans le cas seulement où nous le verrions repousser des goûts dépravés et suivre avec respect les exemples de son maître. L'arrogance consiste à se croire meilleur que ses égaux; mais apprécier les choses à leur juste valeur, ce n'est pas de l'arrogance, c'est de la philosophie.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

2. Ainsi donc, Paul ne s'exaltait pas lui-même, il ramenait les autres à des sentiments de modestie, il réprimait les superbes et leur enseignait à se renfermer dans les bornes de la raison, quand il disait : «Quant à moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par l'opinion du jour.» Voyez-vous comment il appliquait le remède au mal ? Du moment où l'Apôtre les récusait tous pour juges, aucun n'avait à se plaindre comme étant seul rejeté. S'il avait dit : «Je n'accepte pas votre jugement, et qu'il eût ensuite gardé le silence, cela peut-être les eût blessés comme un acte de mépris; tandis qu'en ajoutant : «Et par l'opinion du jour,» il les met au rang de tout le monde et n'irrite nullement la plaie. Cela même, il l'atténue et l'adoucit en ajoutant : «Je ne me juge pas moi-même.» Il est donc bien évident que rien dans ce discours ne sent l'amour-propre, puisque l'Apôtre se déclare incompetent dans une question de cette importance. Comme il a paru cependant s'exalter tout d'abord, il achève d'effacer cette impression en disant : «Mais pour cela, je ne suis pas justifié.» – Eh quoi, ne faut-il pas entrer en jugement avec soi-même et discuter ses péchés ? – Sans nul doute, il le faut dès que nous sommes coupables; mais Paul ne l'avoue pas : «Ma conscience, dit-il au contraire, ne me reproche rien.» Sur quel péché devait-il donc prononcer, telle étant sa conscience ? Observez qu'il ne se déclare pas néanmoins justifié. Et nous dont la conscience est sillonnée de blessures et ne nous rend témoignage d'aucun bien, loin de là, que pourrions-nous dire ? – Et comment un homme qui n'avait conscience d'aucun mal, n'était-il pas justifié ? – Parce qu'il lui arrivait de commettre des fautes qu'il ne connaissait pas. De là vous pouvez conclure combien sera rigoureux le futur jugement. S'il ne veut donc pas devenir leur justiciable, ce n'est pas qu'il se regarde comme à l'abri de toute accusation; il ferme seulement la bouche à ceux qui prétendent sans raison exercer ce pouvoir. Dans une autre circonstance, il a permis de juger, quoique les péchés ne fussent pas manifestes, mais parce qu'il l'estimait opportun. «Pourquoi jugez-vous votre frère ? pourquoi votre frère n'est-il rien à vos yeux ?» (Rom 14,10) Vous n'avez pas mission, ô homme, de juger les autres; c'est vous-même que vous devez examiner. Pourquoi vous arrosez-vous la puissance du Seigneur ? C'est à lui de juger et non à vous.

Il ajoute : «Ne jugez donc pas avant le temps, attendez que le Seigneur vienne, lui qui illuminera les secrets des ténèbres et qui révélera les conseils des cœurs; chacun alors recevra de Dieu son éloge.» – Les maîtres n'ont-ils donc aucun pareil devoir à remplir ? – Ils ont ce devoir concernant les péchés manifestes et déclarés, il faut même que le moment soit opportun, et encore alors doivent-ils procéder à regret, avec tristesse, et nullement avec ostentation, avec orgueil, comme faisaient ceux dont il est ici question. Paul ne leur parlait pas des péchés avoués, il leur reprochait leurs préférences et les odieuses comparaisons auxquelles ils se livraient. Touchant la vie intime, il n'admettait pour juge que celui dont le regard pénètre dans les recoins les plus obscurs de notre existence : lui seul peut établir avec connaissance de cause les différents degrés de récompense ou de peine que l'homme a mérités; tandis que nous ne jugeons que d'après les apparences. – Si je ne distingue pas clairement semble-t-il dire, ce en quoi j'ai moi-même péché, comment serai-je capable de porter un jugement sur les autres ? Ne sachant pas exactement ce qui me concerne, puis-je bien savoir ce qui concerne le prochain ? – Si Paul réprouvait, à plus forte raison devons-nous réprouver. Il parlait de la sorte, encore une fois, non pour se déclarer exempt de tout reproche, mais pour montrer que nul ne doit, n'eût-il pas même péché, se croire en état de juger les autres. Il enseigne de plus que l'homme à qui la conscience ne reproche rien, ne se reconnaissant pas pour cela justifié, beaucoup moins le seront ceux dont la conscience est chargé de mille fautes.

Après avoir donc ainsi réduit au silence ceux qui portaient de tels jugements, cédant à l'impulsion de son âme, il aborde désormais le fornicateur. Comme on voit, à l'approche de la tempête, d'épais nuages courir dans le ciel, et puis, lorsque le tonnerre a retenti et que le ciel n'est plus qu'un vaste nuage, la pluie tomber avec fracas sur la terre; ainsi en fut-il alors. L'Apôtre eût pu déchaîner tout à coup son indignation contre le coupable; mais il ne le voulut pas : il tâcha d'abord de le ramener à de meilleurs sentiments par de menaçantes paroles. Il y avait là deux péchés, la fornication d'abord, et puis une chose pire que la fornication, c'est que le coupable n'en avait aucun repentir. L'Apôtre pleure moins sur le crime que sur l'impénitence. – Oui, je gémirai, dit-il, sur le grand nombre de ceux qui sont tombés dans le désordre; mais je gémirai beaucoup plus sur les pécheurs qui ne se repentent pas de leur mollesse et de leur impureté. Celui qui se repent après avoir péché n'est pas digne de larmes, il mérite plutôt qu'on le proclame vainqueur, puisqu'il est rentré dans le chœur des justes. «Avouez le premier vos iniquités, et vous serez justifié.» (Is 43,26) S'il vit dans l'impudence après qu'il a péché, il est moins à plaindre d'être tombé que de ne pas se relever ensuite.

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

3. Si c'est un grand malheur de ne pas faire pénitence de ses péchés à quel supplice ne s'expose-t-on pas quand on en fait un sujet de gloire ? Celui qui s'enorgueillit de ses bonnes œuvres devient par là même impur. Quel droit aura dès lors à l'indulgence celui qui s'enorgueillit de ses péchés ? Puisque tel était le fornicateur, et que son âme avait puisé dans le mal une téméraire insolence, il fallait avant tout abattre son orgueil. Paul n'a pas commencé par cette accusation, de peur que cet homme ne dépouillât toute retenue, étant dévoilé devant les autres. Il ne la renvoie pas non plus à la fin, pour qu'il ne s'imagine pas qu'on ne parle de lui que par occasion : une fois que l'Apôtre l'a plongé dans la frayeur par la fermeté de son langage à l'égard de tous, c'est à lui qu'il s'adresse, espérant que la correction faite aux autres l'aura suffisamment ébranlé. Des paroles comme celles-ci : «Ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas pour cela justifié ... Celui qui me juge, c'est le Seigneur, lui qui illumine les secrets des ténèbres et qui révèle les conseils des cœurs,» ne devaient pas peu frapper cet homme, en même temps que ceux dont il recueillait les applaudissements et qui méprisaient les saints. – Qu'importe que quelques-uns paraissent vertueux et dignes d'admiration ? Le Juge dont je parle ne porte pas seulement son arrêt sur les actes extérieurs, il met à nu les pensées les plus secrètes. Pour deux raisons, ou même pour trois, notre jugement manque d'exactitude : d'abord, parce que, sans rien avoir à nous reprocher nous-mêmes, nous avons besoin que quelqu'un nous représente nos péchés sans ménagement; ensuite, parce que la majeure partie de ce qui se fait nous demeure caché; enfin, parce que les actions des autres que nous jugeons bonnes souvent ne partent pas d'une intention pure.

Pourquoi diriez-vous donc : Tel homme n'a pas commis de faute, celui-ci est meilleur que celui-là ? Il n'est pas permis de parler ainsi, pas même d'un homme à qui sa conscience ne reproche rien; car le seul juge vraiment équitable est celui pour qui n'existe aucun secret. Quant à moi, je ne vois rien dans ma conscience; mais je ne compte pas être pour cela justifié, je reste dans l'obligation de rendre compte et de subir la discussion de ma vie. – Au lieu de dire qu'il n'est pas au nombre et dans le rang des justes, il déclare simplement qu'il n'est pas exempt de péché. Ailleurs il a dit : «Celui qui est mort est justifié du péché;» (Rom 6,7); ce qui signifie qu'il en est délivré. Oui, nous accomplissons beaucoup d'œuvres bonnes en elles-mêmes, mais qui ne le sont pas dans notre intention. Nous louons fréquemment, par exemple, non point pour contribuer à la gloire de ceux que nous louons, mais pour mieux en déchirer d'autres. La chose est bonne, à la vérité, puisqu'on loue celui qui a fait une bonne action; c'est l'âme qui est viciée, puisque l'éloge est dicté par une pensée satanique. En effet, c'est moins dans le but de plaire que de blesser qu'on le décerne. Voici quelqu'un qui s'est rendu coupable d'un grand péché; un autre, voulant achever de le perdre, déclare que ce n'est rien, endort le prévaricateur dans le désordre, recourant aux faiblesses ordinaires de notre humanité; mais il n'agit pas ainsi par un sentiment de miséricorde, il se propose d'éteindre toute énergie. S'il le réprimande, souvent encore ce n'est pas pour l'avertir et le corriger, c'est pour étaler aux yeux de tous l'iniquité de son frère. En vérité, les hommes ne connaissent pas les pensées intérieures; celui-là seul qui scrute les cœurs les connaît, et plus tard les traduira toutes au grand jour. C'est le sens de cette parole : «Lui qui illumine les secrets des ténèbres et révèle les conseils des cœurs.»

Puis donc que le silence de la conscience ne nous garantit pas contre l'accusation, et que les bonnes œuvres elles-mêmes, quand elles ne procèdent pas d'une intention droite et pure, ne nous mettent pas davantage à l'abri du châtement, comprenez à quel point sont erronés les jugements des hommes. Il leur est impossible de tout saisir, cela n'appartient qu'à cet œil qui ne se ferme jamais. Nous pouvons tromper nos semblables, mais nous ne le tromperons pas. Gardez-vous de dire : Les ténèbres et des murs épais m'entourent; qui pourrait me voir ? Celui dont la main a façonné nos cœurs, chacun en particulier, voit clairement toute chose; pour lui les ténèbres n'existent pas. Ce n'est pas sans raison néanmoins que le pécheur parle ainsi : Les ténèbres et les murs m'entourent; si son âme n'était pas plongée dans les ténèbres, aurait-il repoussé la crainte de Dieu, pécherait-il avec cette assurance ? Si le guide de la vie n'était d'abord aveuglé, le mal n'y pénétrerait pas d'une manière aussi libre. Ne dites donc pas, je vous le répète : Qui peut me voir ? Il est une intelligence qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'au plus intime ressort et à la moelle même de notre être. C'est vous qui ne vous voyez pas, et qui ne sauriez dissiper le nuage : si vous étiez complètement entouré d'un mur, il ne vous serait pas possible de regarder le ciel.

4. Prenez d'abord tel péché que vous voudrez, et vous verrez qu'il est commis dans ces conditions. Les larrons et les effracteurs, quand ils se disposent à ravir un trésor, commencent par éteindre les lumières : ainsi fait la raison dépravée quand nous sommes sur le point de

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

commettre un péché quelconque. En nous est toujours allumé le flambeau de la conscience; mais, dès que l'esprit de fornication soufflant avec impétuosité en a fait disparaître la flamme, l'âme est aussitôt dans l'obscurité, l'ennemi s'en empare et la dépouille de tout ce qu'elle possède. Une fois que la concupiscence de la chair la subjuguée, c'est comme lorsqu'une profonde nuit couvre les yeux du corps, l'intelligence a perdu la faculté de voir, tout lui échappe, l'abîme ouvert sous ses pas, la géhenne, la crainte de Dieu : prise dans ce piège, subissant cette tyrannie, elle n'est plus qu'une proie facile pour le péché. Telle qu'un mur sans ouverture se dressant tout à coup devant nos yeux, cette concupiscence ne permet plus à l'âme d'apercevoir la clarté de la justice et la tient comme enveloppée de pensées absurdes et grossières; la femme impudique est toujours là obstruant la vue, dominant les pensées, absorbant l'intelligence. Des aveugles, debout à la face du ciel, en plein midi, ne reçoivent pas un rayon de lumière dans leur œil éteint : il en est de même des esclaves de la volupté, on a beau leur adresser sans relâche et par tous les moyens la doctrine du salut, leur âme étant l'esclave d'une semblable passion, ils ferment obstinément l'oreille à tous ces discours. Ceux-là le savent bien qui en ont fait la triste expérience. Mais à Dieu ne plaise qu'une pareille leçon vous soit donnée.

Et ce n'est pas ce péché seul qui produit cet effet, c'est une autre convoitise quelconque. Si vous le voulez, à la place de la courtisane mettons l'argent, et la même nuit profonde et continue frappera vos regards. D'un côté même, l'objet de la passion étant unique et renfermé dans un seul lieu, le mal est moins terrible; mais, lorsqu'il est question des richesses qui frappent de toute part, dans les étalages des orfèvres, dans les marchés publics, dans les maisons des riches, le souffle de la passion est encore plus violent. Quand l'homme sujet à la maladie de la concupiscence voit les enfants qui paradedent sur l'agora, des chevaux couverts d'or, des hommes portant avec orgueil des habits splendides, les ténèbres s'épaississent autour de lui. Et pourquoi parler des maisons où l'argent est réellement entassé ? Je suis persuadé que, dans de telles dispositions, il suffit d'apercevoir les richesses en peinture, en image, pour éprouver un déchirement intérieur et comme des accès de frénésie : c'est l'obscurité devenant de plus en plus profonde. S'ils voient le portrait du souverain, loin d'admirer la beauté des pierres précieuses, l'éclat de l'or et de la pourpre, ils sèchent de douleur. C'est comme lorsque quelqu'un est possédé d'une folle passion : le portrait seul de la femme aimée le retient, le captive. L'amant des richesses est encore plus fasciné par tout ce qui les lui représente, parce que son mal est d'une nature plus tyrannique. Il faudra donc ou qu'il reste chez lui, ou qu'il reçoive mille blessures s'il paraît seulement dans l'agora; tant d'objets offusqueront ses regards qu'il sera forcé de regagner sa demeure.

Le voluptueux ne voit rien si ce n'est une femme : l'esclave de la cupidité passe à côté des pauvres et de tout le reste, de peur d'y trouver une consolation, il n'a d'yeux que pour les riches, et cette vue ne cesse de jeter dans son âme des traits enflammés. Oui, c'est du feu qui tombe sur lui, il en est consumé : de telle sorte que, n'eussions-nous pas la perspective de la géhenne et les menaces de l'éternel châtement, ce serait encore assez des choses présentes pour tourmenter sans répit et sans fin celui qu'une telle maladie possède. Cela suffirait bien pour l'en guérir; mais rien n'est pire que la démence : elle fait qu'on s'attache à des objets qui causent mille peines et ne procurent aucun bien. Je vous en conjure donc, retranchez le mal aussitôt qu'il se manifeste. Au commencement, la fièvre ne fait pas éprouver une soif très violente; c'est dans la suite et quand le feu s'est allumé, que la soif devient inextinguible; alors on aura beau verser des flots dans la bouche du malade, on ne fera qu'exciter la fournaise, bien loin de rapaiser : dans cette maladie c'est la même chose. Si nous ne l'arrêtons pas, si nous ne lui fermons pas la porte, quand elle menace de nous envahir, dès qu'elle est entrée dans notre âme, c'est une incurable infirmité. Du reste, il en est ainsi de tout : le bien et le mal se corroborent en se maintenant.

5. C'est une loi dont l'application est universelle. Une tige est-elle nouvellement plantée, on l'arrache sans peine; lorsqu'elle s'est enracinée pendant longtemps, on ne l'enlève pas sans le secours du fer. Un édifice qu'on vient de construire est aisément renversé; lorsqu'il est ensuite tassé, ce n'est plus qu'avec de grands efforts qu'on peut le détruire. Une bête féroce dont le gît est ancien et qui y séjourne depuis longtemps, n'est pas non plus facilement expulsée. Ceux qui n'ont pas encore subi le mal dont nous parlons, je les exhorte à ne pas se laisser prendre; il est plus facile d'éviter de tomber que de se relever après la chute. Quant à ceux qui sont déjà tombés dans cette triste maladie, s'ils veulent écouter les conseils de la raison, comme le malade ceux du médecin, je leur garantis un grand espoir de salut dans la divine charité. Qu'ils songent aux nombreux malades guéris par ce moyen, et ce sera pour eux la promesse et le gage de leur propre guérison. Qui donc étant atteint de ce mal en a

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

facilement été délivré ? Ce Zachée dont il est parlé dans l'Évangile. Qui serait plus ami de l'argent qu'un publicain ? Et voilà que tout à coup il se montra l'ami de la sagesse et fit disparaître jusqu'aux dernières traces du feu. Matthieu de même; car il était publicain lui aussi et vivait continuellement dans la rapine : lui aussi repoussa le mal en un clin d'œil, éteignit cette soif malsaine et ne connut plus désormais qu'un trafic spirituel.

Repassant donc en vous-même l'exemple de ces saints et de leurs émules, ne vous découragez pas. Vous pourrez à votre tour vous dégager promptement, si vous le voulez. Et nous, si vous le voulez encore, nous vous prescrirons avec précision, comme un médecin le doit, ce que vous avez à faire. Voici donc le premier conseil que vous devez mettre exactement en pratique : gardez-vous de l'abattement, ne désespérez jamais de votre salut. Voici le second : ne rappelez pas seulement les bons exemples, rappelez encore le malheur de ceux qui n'ont pas changé. Ne nous bornons pas à nous entretenir de Zachée et de Matthieu; il faut de plus repasser dans son esprit la trahison de Judas, la conduite de Giezi, d'Achar, d'Achab, d'Ananie et de Saphire. Par les uns nous apprendrons à fuir le désespoir, et par les autres à sortir de l'indolence, afin que notre âme embrasse avec ardeur les conseils qui lui sont donnés, et que nous soyons toujours disposés à dire comme les Juifs qui vinrent trouver Pierre : «Que faut-il que nous fassions pour être sauvés ?» (Ac 2,37) Et nous l'entendrons nous aussi. Que devons-nous donc faire ? Reconnaître le néant des choses, ne voir dans la richesse qu'un esclave ingrat et fugitif, qui nous précipite dans des maux sans nombre. Voilà ce que nous devons faire à chaque instant. Un médecin tâche d'apaiser par de douces paroles les malades qui demandent une fraîche boisson, leur promettant de la leur donner, leur présentant l'image de la source, du vase lui-même et du temps opportun, les berçant de plusieurs autres idées semblables; car, s'il refusait brusquement, il les jetterait dans l'irritation et la frénésie; ainsi faut-il procéder envers ceux que possède l'amour de l'argent. Lorsqu'ils diront : Nous voulons être riches, ne leur répondons pas aussitôt que les richesses sont un mal; ayons l'air de nous ranger à leur avis, disons-leur que nous le voulons nous-mêmes, mais dans le moment favorable; que nous désirons les vrais biens, ceux qui procurent une joie immortelle, ceux qu'on ramasse pour soi, non pour les autres, et souvent pour des ennemis.

Parlons sans détour le langage de la saine philosophie, exprimons-nous en ces termes : Nous ne nous opposons pas à ce qu'on devienne riche, pourvu que ce soit d'une richesse digne de ce nom. Oui, vous pouvez vous enrichir, mais à la condition que ce sera sans cupidité, sans injustice, sans violence, sans encourir une mauvaise réputation. –Appliquons d'abord ce liniment et ne parlons pas encore de la géhenne; le malade ne supporterait pas au premier abord un tel discours. Bornons-nous pour le moment à parler des choses présentes, disons-lui : Voudriez-vous acquérir à tout prix des richesses pour les autres, et pour vous des critiques et des malédictions qui ne cesseraient pas ? L'indigent torturé par le besoin des choses les plus nécessaires vous suscitera mille accusateurs par ses gémissements et ses plaintes; il ira le soir circuler dans l'agora, assembler la multitude dans les carrefours, plongé dans l'angoisse, ne sachant même comment passer la nuit. Et comment dormirait-il quand la faim le torture, quand de plus il demeure exposé souvent au froid et à la pluie ? Et vous, sortant du bain, chaudement vêtu, vous courez tout joyeux vous asseoir à une table somptueuse; lui cependant erre à travers la place publique chassé par le froid et la faim, baissant la tête, tendant les mains; la crainte l'empêche même d'adresser la parole, pour demander un peu de pain, à l'homme servi et repu; souvent même il s'éloignera n'ayant reçu que des injures.

Lors donc que vous êtes dans votre demeure, étendu sur un lit somptueux, entouré de brillantes lumières, devant une table chargée de mets délicats, souvenez-vous de ce pauvre, de cet infortuné, qui va piétinant comme les chiens la boue et les immondices de la rue, au milieu des ténèbres. En suspendant ses courses, il n'ira pas trouver le repos dans sa demeure, auprès de sa femme; c'est sur la paille qu'il ira coucher, vous rappelant toujours ces chiens qu'on entend hurler toute la nuit. Qu'une goutte de pluie vienne à tomber dans votre maison, vous la bouleversez de fond en comble, appelant vos serviteurs, mettant tout en mouvement, pendant que votre frère, à peine couvert de haillons, sur un tas de paille humide, supporte toutes les rigueurs du froid.

6. Quelle est la bête féroce qui ne serait attendrie par un tel tableau ? Quel est l'homme assez barbare, assez dénaturé, pour n'en être pas rendu plus doux ? Plusieurs néanmoins se sont endurcis au point d'oser dire que ces malheureux ont bien mérité leur sort. Alors qu'il faudrait s'émouvoir de pitié, verser des larmes, se concerter pour remédier au malheur, ils élèvent des récriminations pleines d'amertume et d'inhumanité. Volontiers je leur demanderais : Et pourquoi les pauvres méritent-ils leurs souffrances ? Serait-ce parce qu'ils

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

réclament des aliments et ne veulent pas mourir d'inanition ? Nullement, me répondra-t-on, mais parce qu'ils restent sans rien faire. – Et vous, n'êtes-vous pas oisif, et d'une oisiveté révoltante, puisque vous la traînez dans les délices ? ou bien, si vous êtes occupé, n'est-ce pas d'un travail pire que l'oisiveté même, exerçant la rapine et la violence, esclave de la cupidité ? Mieux eût valu vous adonner à la paresse dont vous parlez; car elle est moins funeste que l'avarice. Tel que vous êtes, vous insultez au malheur d'autrui, non seulement par votre inaction, ou même par un travail plus inique encore, mais surtout par vos accusations contre les indigents réduits à mendier.

Exposons-leur les calamités des autres hommes, de ceux qui sont renfermés dans les prisons ou torturés devant les tribunaux, de ceux qui tremblent pour leur vie, les veuvages inopinés, les subits renversements de fortune; et tâchons d'adoucir leur cœur par de semblables images. Ces exemples étrangers leur apprendront peut-être à trembler pour eux-mêmes. Quand ils verront dans la misère le fils d'un avaro, d'un spoliator, la femme de tel autre qui ne s'était pas montré moins inhumain, subissant des maux sans nombre après la mort de son mari, les victimes se vengeant après coup sur la femme et les enfants, la guerre suscitée de toute part contre cette maison, seraient-ils les plus insensés des hommes, ils deviendront plus modérés, de peur d'attirer sur eux-mêmes ou sur leur famille un même traitement. Notre vie tout entière fourmille de pareils exemples, et ce moyen de correction ne nous fera jamais défaut. En tenant ce langage, n'ayons pas l'air de faire une exhortation ou de donner un conseil, mais simplement de narrer un fait, si nous voulons qu'on nous écoute. A l'occasion d'autre chose, ramenons toujours un semblable récit, ne cessons d'éveiller des souvenirs du même genre, ne nous écartons pas de ce sujet, ne manquons pas de dire : Comment cette maison si brillante et si riche est-elle tombée ? comment est-elle vide, et les biens qu'elle renfermait sont-ils passés à d'autres ? que d'affaires et de jugements sont intervenus chaque jour à propos de cette fortune ! Les anciens serviteurs mendient aujourd'hui leur pain, plusieurs même sont morts dans les prisons.

Parlons ainsi sur le ton de la douleur, en déplorant le sort de celui qui n'est plus, avec un dédain marqué pour les choses de la terre. Ce cœur insensible jusque-là se laissera peut-être toucher par la crainte et la compassion. C'est quand nous le verrons ébranlé par de telles paroles, que nous pourrons enfin l'entretenir de la géhenne, non point encore dans le but direct de l'effrayer, mais comme en plaignant les autres. Et pourquoi parler des objets temporels ? Disons-nous; notre existence ne se limite pas à cet horizon; des supplices tout autrement terribles que ceux d'ici-bas sont réservés aux coupables, et le fleuve de feu, et le ver empoisonné, et les ténèbres qui ne se dissipent jamais, et les tortures éternelles. – Si nous trouvons le secret de les enchaîner par de telles narrations, nous les corrigerons en nous corrigeant nous-mêmes, nous ne tarderons pas à les débarrasser de leur mal, et plus tard Dieu sera notre panégyriste, selon cette parole de Paul : «Alors l'éloge de chacun sera fait par Dieu même.» L'éloge qui vient des hommes s'évanouit rapidement, et dans bien des cas ne procède pas d'une âme sincère : celui que Dieu décerne demeure à jamais et dans toute sa splendeur. Quand c'est celui dont la science embrasse tout sans en excepter l'avenir, et dont l'intelligence n'est obscurcie par aucune passion qui loue, la vertu n'est plus douteuse.

Le sachant, agissons de la sorte, et Dieu nous louera, et nous obtiendrons les biens suprêmes. Puisseons-nous tous y parvenir par la grâce et l'amour du Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.